

## Claudine Simon, le piano au-delà des notes

Avec ses créations « Pianomachine » et « Anatomia », la musicienne retrouve les sensations de son enfance au contact d'un instrument évidé.

Par Pierre Gervasoni

Publié aujourd'hui à 06h00 · 🕒 Lecture 3 min.



Claudine Simon, en décembre 2023. REMI ANGELI

Sagement assise sur le canapé d'une galerie d'art, un cahier sur les genoux pour être sûre de ne rien oublier dans l'évocation de son travail, Claudine Simon a l'air d'une adolescente avant un grand oral. Rien à voir avec l'effet qu'elle produit sur scène lors de prestations à même d'invalider tous les repères, du spectacle vivant (théâtre, danse, performance) ou de la création musicale (sources acoustiques, traitements électroniques, explorations bruitistes).

Là, elle ne fait plus son âge (44 ans) mais « refait » celui du piano, instrument pluricentenaire qui renaît de ses cendres après un parcours incendiaire du clavier jusqu'aux cordes, sur la base de deux opus qui la situent au carrefour de la lutherie, de la composition et de l'interprétation : *Pianomachine* (2021), « solo chorégraphié » dans le prolongement de recherches organologiques, et *Anatomia* (2023), récital d'outre-tombe avec Franz Liszt (*Funérailles*) sur la table de résonance et de dissection, qui sera donné les 22 et 23 mars à Meylan (Isère), dans le cadre du festival Détours de Babel, avant de poursuivre sa tournée.

Deux créations inclassables que l'on qualifierait volontiers de « sonifiques », tant l'élément sonore, précieusement recueilli, constitue le point de départ d'une expérience où se mêlent réalité du geste et rêve de timbre transcendé. Pour expliquer sa démarche à la fois empirique et réfléchie, Claudine Simon considère qu'il faut « remonter à l'enfance des choses ». Une métaphore pour désigner l'origine à l'état brut du son produit par le piano et une occasion de remonter à l'enfance de la pianiste, à Lyon, dans un milieu familial où l'art n'était pas évoqué et l'existence des conservatoires totalement inconnue.

## « Un nouveau solfège »

« J'ai eu un rapport spontané et fortuit avec la musique, témoigne Claudine Simon, par le biais d'instruments-jouets. » A commencer par un petit orgue à piles que des amis de ses parents lui offrent alors qu'elle ne sait encore ni lire ni écrire, et qu'elle utilise pour tenter de reproduire des comptines ou des sons entendus dans la rue. Si l'instrument a disparu au cours des déménagements, « le premier contact, ludique et jubilatoire », qu'il a favorisé avec la musique a laissé des traces dans la sensibilité de l'artiste et dans son activité de créatrice.

Mais, pour en arriver aux productions qui la distinguent aujourd'hui de l'ordinaire de la musique contemporaine à vocation innovante, Claudine Simon a dû se fondre dans de nombreux moules. Par exemple, celui de l'enseignement standardisé du piano, découvert lors des activités périscolaires proposées aux élèves d'une école primaire située en zone d'éducation prioritaire (ZEP) puis pratiqué au collège dans le cadre des classes à horaires aménagés. « J'ai dû m'adapter à cette pédagogie très normative, très différente de mes premiers rapports avec l'instrument », confie la musicienne, qui, formée aux conservatoires nationaux, de Lyon puis de Paris, s'est d'abord consacrée à l'interprétation.

En 2010, après dix ans d'études pour devenir concertiste, elle assiste, « par intuition », à la classe d'improvisation générative dirigée au Conservatoire de Paris par Alain Savouret, auprès duquel des compositeurs tels que Benjamin de la Fuente et Samuel Sighicelli (dont Claudine Simon est une interprète régulière) ont, avant elle, trouvé leur voie. « Il m'a ouvert à un nouveau solfège et a fissuré mes croyances de musicienne classique », confie celle qui devra encore passer une décennie à se chercher dans divers projets à caractère expérimental avant d'affirmer son identité avec *Pianomachine* et *Anatomia*.

Deux propositions presque contraires. La première, fruit d'un travail d'équipe (avec le collectif Sonopopée et le Groupe de recherches musicales), comportait de nombreuses strates. La seconde, « *par contraste* », a consisté à « *revenir au bois de l'instrument, à en percevoir toutes les propriétés* ». Dans chaque cas, Claudine Simon tisse un lien avec le répertoire. Têtu dans *Pianomachine*, par le biais d'une *Barcarolle* de Gabriel Fauré, il est beaucoup plus marqué dans *Anatomia*, dont Franz Liszt constitue l'alpha (*Funérailles*, pièce jouée au début) et l'oméga (*Nuages gris*, en fin de parcours).

Entre-temps, « *la musique se décompose, l'outil se dissèque et se suspend dans l'espace* ». Plus proche de la « *musique concrète instrumentale* » de Helmut Lachenmann que du « *piano préparé* » de John Cage, Claudine Simon transforme, dit-elle, « *un récital lisztien en théâtre anatomique autour du plateau* ». L'instrument évidé – seul le clavier subsiste – ne sonne plus que par des microcontacts qu'une batterie de haut-parleurs diffuse. Ainsi la musicienne finit-elle par se reconstruire à partir d'un piano mis en pièces.

¶ « *Anatomia* », de Claudine Simon. Les 22 et 23 mars à l'Hexagone Scène nationale de Meylan (Isère), dans le cadre du festival *Détours de Babel*. Le 5 avril à l'Opéra national de Lyon, dans le cadre d'*Opera Underground*. Le 14 avril à 11 heures à l'Opéra de Reims (avec le studio Césaré).

**Pierre Gervasoni**